Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 12

Artikel: Une hottée de terre
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194191

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Arrevâ à Lozena, vont trovâ lo capitaino que lè z'a bin reçus et que lè z'a menâ à la pinta à Morand po bâirè lo café à l'édhie. Quand lo pintier a z'u vaissâ lo câfé dein lè z'écoualettès, tsacon a prâi dâo sucro dein onna soutâssa qu'étâi quie por ti; mâ quand lo maréchat-dâi-logi a vu que son gaillâi n'avâi pas trait sè metannès et que pregnâi lo sucro avoué, l'eut vergogne et lâi fâ à l'orolhie :

— Mâ trait don tè metannès, tsancro dè tâdié!

— Ne pu pas, repond l'autro, y'é âoblià dè mè lavâ lè mans.

Pâques à travers les âges.

Le *Monde illustré* a publié, l'année dernière, un très intéressant article sur les fêtes de Pâques, auquel nous empruntons les détails qui suivent :

Parmi les fêtes de l'Eglise, il n'en est point de plus poétique et de plus délicieusement païenne que la fête de Pâques. Placée au début du printemps, au retour du soleil, la fête triomphante qui célèbre la radieuse victoire de la vie sur la mort emplit jusqu'à l'âme des enfants et des simples d'une puissante et indicible ivresse. La nature s'y associe: les alouettes gazouillent dans les champs de blé menu, les vieux arbres laissent échapper des bourgeons gonflés les petites feuilles d'un vert tendre. Le mystère glorieux s'accomplit; le Christ est sorti du tombeau et le soleil est sorti des brumes de l'hiver. La création est refaite et réparée; l'ombre et le mal se dissipent; la grâce et la lumière se répandent sur la terre. Encore une fois, la rose dn monde a refleuri; encore une fois, la vie a vaincu la mort. Et les cloches sonnent joyeusement.

. . . . . .

L'usage d'envoyer des œufs au jour de Pâques est lui-même une tradition d'antiquité, une marque de l'origine païenne de la fête de Pâques. L'œuf avait dans les cosmogonies primitives un sens symbolique et mystérieux; à l'origine de la plupart des théogonies, c'est un œuf flottant sur les eaux qui donne naissance au monde et à tous les êtres. L'idée d'associer l'œuf aux réjouissances qui célèbrent la fête du printemps, cet usage dont l'origine se perd dans les âges, et qui existe pareillement dans toutes les communautés chrétiennes, doit se rattacher à des traditions de ce genre. L'œuf, petite prison que l'oiseau doit briser un jour pour en sortir vivant, fournissait en même temps au chrétien un emblème de la résurrection du Christ, sorti vivant et victorieux de la tombe qui l'enfermait.

La signification primitive et mystique de cette coutume s'oublia bientôt. Au moyen âge, l'œuf de Pâques ne fut plus que le signe joyeux de la rupture de l'abstinence. Mais la dévotion présidait toujours à son envoi. Le vendredi saint ou le jour de Pâques on apportait à l'église dans des corbeilles les beaux œufs teints de rouge ou de bleu, mouchetés, tiquetés, bariolés, enjolivés de mille façons; le prêtre les bénissait; ensuite, parents, amis, voisins, s'adressaient de maison à maison le pieux et gai présent, en témoignage d'allégresse et de cordialité. Et de grandes réjouissances accompagnaient le trajet des corbeilles où voyageaient les œufs bénits.

Hélas! elles sont mortes, les vieilles et douces traditions qui semaient tant de grâce naïve sur la monotonie des jours! On ne voit plus les clercs des églises et les élèves des universités, armés de bâtons et de lances, après avoir chanté l'office de Laudes au parvis Notre-Dame, parcourir les rues par longs cortèges, bannière burlesque en tête, au son des trompettes, des sonnettes et des tambours, en quêtant des œufs aux portes des bourgeois.

On ne voit plus, comme au XVIIIe siècle, porter chez le roi, qui les distribuait à sa cour à l'issue de la messe pascale, le panier d'œufs dorés, rehaussés de peintures de Watteau et Lancret. On ne voit plus circuler dans les campagnes ces œufs revêtus d'enluminures ingénues et violentes représentant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Seulement, dans quelques villages du centre, les enfants vont encore, le samedi saint, de maison en maison, heurter aux portes et mendier des œufs dont ils font entre eux des dînettes rustiques.

. . . . . .

En certaines contrées, les usages locaux ont conservé plus de couleur. Chez les Belges, les fiancées envoient des fleurs aux fiancés qui leur répondent par l'envoi des œufs. En Pologne, le jour de Pâques, la table des maisons riches est ouverte à tout venant; celui qui veut, entre, et le maître, debout sur le seuil de la salle à manger, lui offre la moitié d'un œuf qu'il a rompu de sa propre main. En Russie, la coutume est que les passants dans la rue s'embrassent en disant: « Christ est ressuscité! » A quoi il faut répondre: « Il est vraiment ressuscité. »

Une hottée de terre.

On sait que la culture de la vigne remonte, en Helvétie, à la plus haute antiquité. Il est vrai qu'elle resta très longtemps dans l'enfance; mais peu à peu on multiplia les plantations. Les forêts renversées, les marais desséchés, donnèrent au climat la chaleur nécessaire à la vigne. On imita la culture perfectionnée des Grecs, et déjà sous César, l'Helvétie offrait un vignoble étendu.

Un temple était consacré à Bacchus par les habitants de Cully. De nombreuses prêtresses armées d'un thyrse et couronnées de lierre, faisaient retentir les voûtes sacrées de leurs cris. Au temps de la vendange, l'autel de Bacchus était entouré d'un peuple en délire, et les bacchantes parcouraient la contrée en chantant *Evohé Bacche* (salut à Bacchus)! dansant autour des vendangeurs et les invitant au plaisir.

* * *

Mais une grande rivalité existait entre les habitants de *La Côte* et ceux de *Lavaux*, au sujet de la qualité réciproque de leurs vins, celui de Lavaux ayant toujours été considéré comme supérieur.

Les gens de La Côte en avaient conçu du dépit, et se demandaient vainement depuis longtemps quelle pouvait être la cause de cette différence.

Enfin, un beau jour, ils firent cette réflexion : « Nos vignes sont pour le moins aussi bien exposées que celles de Cully et d'Epesses; la culture en est aussi soignée; à quoi pourrait donc tenir cette différence de qualité, sinon de la nature du sol?... Il n'y a du reste qu'à en faire l'expérience. »

Alors ils s'adressèrent humblement à cet être d'une taille et d'une force extraordinaire, connu dans l'histoire mythologique sous le nom d'Hercule, et lui dirent : « Nous te supplions d'aller, à la faveur de la nuit, nous chercher une hottée de terre sur les coteaux de Lavaux, et de la déposer entre Mont et Rolle. Nous te récompenserons abondamment... Tiens, bois un coup de notre meilleur vin, et que Jupiter t'accompagne!... »

Hercule vida douze amphores du vin de Mont et partit.

Cheminant à longues enjambées, en trois heures, il atteignit les premières pentes de Lavaux.

Il s'arrêta au-dessus de Cully, dans un endroit où l'on constate encore une forte dépression du sol, et remplit de terre son immense hotte.

Malgré la force énorme dont le géant était doué, il ne tarda pas à trouver la charge lourde et embarrassante. Il titubait du reste quelque peu sous l'influence du vin de Mont.

Voulant hâter le retour, il abandonna bientôt la route et prit par le plus court, à travers prés et champs. Arrivé à Montriond, une des bretelles de sa hotte se rompit brusquement, et tout le contenu de celle-ci fut renversé sur place.

« Que ceux de Mont viennent la chercher, dit Hercule avec humeur; je m'en bats l'œil. »

Puis il s'assit sur ce tas de terre, étendit les jambes vers le lac, prit un bain de pieds pour se délasser un peu, et s'en alla nous ne savons de quel côté, mais, à coup sûr, pas du côté de Mont, où il était impatiemment attendu.

Et voilà comment le crêt de Montriond doit son origine et sa forme à une hottée de terre.

L. M.

Quelques mots sur la bière.

La bière, si appréciée et si répandue aujourd'hui, et qu'on serait enclin à croire d'invention moderne, était déjà connue dans l'antiquité, par exemple chez les Egyptiens; l'Evangile mentionne cette boisson comme étant une de celles dont s'abstenait entre autres Jean-Baptiste. Dans une époque plus rapprochée, on trouve que les Grecs et les Romains la connaissaient, mais ils